



Extrait du roman

« Aurore après l'amour »
Jean-Pascal Ansermoz

Retrouvez toute l'actualité sous www.jpa.ch

EDITIONS BoD, Paris

ISBN 978-2-81061-985-6

Chapitre premier

Il est assis au bord du monde comme il est assis au bord de l'année. Le monde converge vers ce petit café de quartier. Ses pensées convergent vers un infini ailleurs.

Le tenancier demande:

- Comment allez-vous?
- Comme le temps.
- Il fait froid ces temps, le vent souffle.
- C'est exactement ça.
- Que désirez-vous boire?
- Un café.

Voici deux hommes qui regardent par la fenêtre et qui se perdent dans la même circonférence.

Le patron vient tous les jours personnellement saluer ses clients, s'inquiétant ainsi de savoir comment ils vont. De vieux haut-parleurs diffusent une station de radio, des chansons des années soixante, en français. L'endroit est sobre, murs blancs, tables carrées. Les gens viennent, fument dans le silence. L'endroit, en plein milieu d'un quartier sensible, un quartier au chômage, malgré les couleurs d'une population métissée, un quartier où tout le monde a le temps. Le temps de voir passer le temps, le temps de s'insérer dans la marge. Il aime la marge, cette marge qui permet de penser, au-delà de ses apparences, que tout reste à faire, que tout est possible. Le lieu, le patron italien d'un certain âge, la tenancière du bar aux cheveux gris et au visage marqué par la mélancolie, la lumière dehors, la reprise d'une chanson anglaise en français...tout ça converge vers la tasse de café que le patron vient de poser devant lui. Il est des sentiments qui lui font peur et il panique vite. Il se sent à l'étroit, dans un autre corps, dans une autre vie. La chaleur du café et son goût amer, le font revenir à sa réalité. Il regarde dehors. Le vent souffle. Oui, c'est comme ça qu'il se sent.

Les feuilles se battent dans la lumière de l'après-midi. Il se promène le long d'une petite forêt. Un tapis feuillage. Mélange détonnant: rouge, jaune, brun. La broderie fait du bruit lorsqu'il marche dessus. La forêt est pleine de couleurs. Il voit son souffle devant lui. Il aime se promener dans ce froid. Le ciel s'est éclairci et porte des tâches de bleu. L'année retient son souffle: aucun bruit. Oui, un chien qui aboie. Puis à nouveau le silence. Il attend. Il voit une cheminée de laquelle s'échappe un filet de fumée qui va alimenter les quelques nuages. Une migration d'oiseaux passe par-dessus sa tête, par-dessus le chemin. Ils continuent leurs routes vers le sud. Et soudain, devant tant de beauté, devant tant d'émotion, soudain, il perd la voix, il perd sa voix. Elle ne veut plus sortir, elle ne veut plus se faire entendre. Il perd sa voix. Comme ça, soudainement, sur le chemin, près de la forêt, comme on perd une clé qui tombe par terre il perd les mots, la résonance, la confiance dans le discours, dans la communication. Il perd sa voix.

Le médecin qui l'ausculte le regarde d'une drôle de façon. Il ne trouve rien, fronce les sourcils, écoute quelque chose dans sa cage thoracique. Il ne comprend pas.

- Et vous n'avez pas eu d'accident, de choc ou un autre événement traumatique?

Son patient le regarde, secoue la tête: il a essayé de parler, mais y a renoncé. Le médecin fronce à nouveau les sourcils. Il n'aime pas quand quelque chose lui résiste. Il ne trouve pas d'explication, lui prescrit quand même un repos d'une semaine, lui suggère un spécialiste.

Plus tard il apprend que le système acoustique humain vit dans la dualité: un excitateur et un résonateur. L'un délivre un signal, l'autre réceptionne et transmet. L'une des problématiques est que le résonateur réagit à l'excitateur et que le signal source est modifié.

- Cela n'explique évidemment pas votre cas, c'est sûr. Et vous me dites que c'est arrivé comme ça, du jour au lendemain?

En sortant, la secrétaire l'interpelle:

- Attendez Monsieur, j'ai besoin de vos coordonnées pour compléter votre dossier médical. Pouvez-vous me remplir les parties laissées en blanc?

Elle lui tend un dossier avec un large sourire de compassion et des cils longs qui s'abattent dans un clin d'œil encourageant.

Il prend le bloc et le stylo et complète:

Nom: Gauguin

Prénom: Philippe

Date de naissance: 2 février 1968

Adresse: Rue Budapest, Paris, 9ème.

Numéro de sécurité sociale...

Il rend le bloc à la réception. Elle le parcourt rapidement.

- Rien à voir avec le peintre?

Il secoue la tête, ferme son manteau et sort du cabinet. Il relève son col et il fait ce que le médecin lui a conseillé: Il va dans un cyber café. Un billet pour le sud. Il veut voir la mer. Peut-être que l'air marin, le sel et le dépaysement lui feront du bien. Ça marche parfois avec les asthmatiques. Lui il n'arrive plus à parler. Il manque d'air, a de la peine à respirer l'air du connu, l'air du passé, l'air du temps.

Du vent et des vagues, du sable et la paix.

Chapitre deux

On lui conseille la Bretagne en cette saison. Il écrit qu'il ne connaît pas. La dame de l'agence, avec un large sourire, lui répond que ce sera l'occasion de la découvrir. Il acquiesce de la tête. Pourvu qu'il y ait la mer.

Il est assis au bord du monde comme il est assis dans ce train en partance. Philippe n'a pris le temps de composer qu'un paquetage sommaire lorsqu'il est rentré à l'appartement. Pas de grande valise et en ne pensant à rien. Chose qu'il aurait sans doute faite dans d'autres circonstances. Il ne voulait pas trop s'exposer à de la compagnie qui l'inciterait peut-être à prendre la parole, celle qu'il a perdue depuis peu. Le risque de devoir se justifier pour quelque chose que même les médecins n'arrivent pas à expliquer l'indisposait. Quant à son appartement, vide, rangé, sans odeurs et sans bruits, il ne voyait guère l'utilité de s'y attarder. Sa vie ne se trouvait plus là. Son passé y était exposé comme on expose au musée de cire. Des personnages figés se promenaient dans sa tête et dans sa vie depuis trop longtemps. Les teints cireux des ombres passées se promenaient le long des murs et parfois il avait même reconnu un rire provenant de son enfance. Puis il avait revu son frère, puis sa mère, puis l'absence de son père et le manque qu'il lui a laissé.

Il se rappelle que sa mère affectionnait les photos. D'ailleurs, il y en avait un peu partout dans l'appartement familial. Des clichés pris lors de différentes occasions. L'une des photos avait retenu son attention: on y voyait son frère portant un pull-over d'un goût douteux, avec un imprimé qui se voulait probablement écossais. Puis il y avait lui, avec cette raie de côté que sa mère prenait le soin de rectifier au moindre mouvement et qui le rendait beau comme un acteur

de films en noir et blanc; ceux qu'il avait secrètement baptisés « les pingouins » en honneur de leurs gestes dramatiques et de leur habit en noir et blanc. Il y avait sa mère, avec cette douceur sur le visage qui contrastait étrangement avec la force de caractère qu'il lui connaissait. La photo avait été prise dans leur salle à manger. On voyait dans le fond l'entrée vers la cuisine, le grand meuble en cerisier massif qui contenait les services si précieux qu'ils sortaient lors de grandes occasions. Et chose étrange, le photographe avait mal cadré la photo. Sur la gauche sa mère, presque en dehors de la photo, comme si elle s'était tenue à l'écart pour éviter d'être dans l'objectif. Puis son frère et lui. Le côté droit par contre, présentait un espace inoccupé qui aurait pu contenir une personne supplémentaire. Philippe s'est souvent posé la question pourquoi le photographe avait eu l'audace de faire rentrer dans ce souvenir le manque qui lui avait causé tant de souffrance étant jeune. Ainsi même sur les photos il y avait une place à prendre. Et cette place à prendre l'avait empêché, depuis toujours, de trouver la sienne. Quelque chose à chaque fois faisait défaut, ne semblait pas en phase. Que ce soit les couleurs, la lumière, les sentiments, il y avait toujours quelque chose qui ne cadrerait pas avec la situation qu'il vivait.

Sa vie fut ainsi une recherche de quelque chose, d'une racine, d'un port vers où tous les bateaux le mèneraient, vers où convergerait son univers afin qu'il puisse lever l'ancre à ses doutes et ses interrogations. Il aurait pu parfaire les points d'interrogation que la vie lui avait laissés afin de les voir se gonfler du vent d'un changement. Il les aurait vus se faire emporter vers cette île qu'il se représentait parfois, la nuit, dans ses rêves, cette île où il y aurait quatre personnes sur la photo et trois dans son cœur d'homme. Où était-elle maintenant, cette photo? Il ne le savait pas. Il l'avait abandonnée, avec tout le reste, lorsqu'il était question d'héritage, de partage. Il n'en a pas voulu. Son île, il l'a construite lui-même. Robinson n'avait pas eu de photo. C'était comme ça.